

Genèse 37 et 39 ; 28-32 ; 2 Corinthiens 5, 1-4

30 juin 2024

Jouxkens

Dans la Bible, l'histoire de Joseph et ses frères tient une place de choix ! Un vrai conte avec ses héros et ses anti-héros (les acteurs du récit passant d'ailleurs allègrement d'un statut à l'autre). Une véritable épopée avec ses épisodes tragico-comiques, ses rebondissements, ses émotions aussi !

Une histoire qui a inspiré bon nombre d'écrivains et si vous êtes à court d'idée pour vos romans de l'été, je ne peux que vous recommander le merveilleux *Joseph et ses frères* de Thomas Mann ! Ecrit entre 1933 et 1943, cette interprétation libre du récit biblique est magnifique, en particulier celle du passage que nous venons d'entendre, lorsque Thomas Mann raconte à sa manière, l'épisode entre Joseph et Madame Potiphar.

La saga de Joseph, c'est donc un récit coloré, aux multiples sens, mais aussi un récit qui prend soin de nous, les lectrices et les lecteurs.

Pour nous en effet, le récit regorge de multiples rappels, des réminiscences qui toutes conduisent au « happy end », la fin heureuse d'un Joseph totalement transformé. A tel point que ses frères ne le reconnaissent pas, lorsqu'ils débarquent en Egypte pour lui réclamer du blé, eux qui n'ont plus rien à manger.

Mais si l'on commence par le commencement, au départ, on l'a entendu tout à l'heure, il y a le Joseph de l'enfance, le chouchou du papa et, plus tard, l'adolescent très beau mais qui le sait, lui qui manie la calomnie et la diffamation comme personne !

Pas étonnant alors que ses frères deviennent profondément jaloux et décident, dans un premier temps, de le mettre à mort. Il faudra toute la persuasion de Ruben et Juda pour tempérer les ardeurs fraternelles : on enfermera donc Joseph dans une citerne et avec sa belle tunique, trempée dans le sang d'un animal, on fera croire au père que son fils a été déchiqueté par la bête.

Et voilà Joseph qui se croyait le chef de la tribu revenu à la case « puits », comme dans un immense jeu de l'oie. Le voilà littéralement au trou, au point le plus bas.

La scène se répètera quelques temps plus tard, en Egypte, alors que Joseph est devenu l'intendant à succès de Potiphar.

Le récit est cocasse, avec cette Madame Potiphar qui poursuit de son désir le pauvre Joseph qui n'en veut pas. Il aurait pu, certes, céder et par cette classique

ascension sociale par les femmes, devenir un vrai chef dans la hiérarchie égyptienne.

Mais de cela, Joseph ne veut pas. Pas parce qu'il serait devenu vertueux... Non, encore une fois, il préfère rejouer sa mise. L'élus a compris qu'il vaut mieux prendre son temps avant de parvenir au sommet.

La première fois, ses frères lui ont ôté sa chemise, sa tunique de fils préféré.

La deuxième fois, c'est délibérément qu'il abandonne sa chemise à Madame Potiphar. Cette fois, dans cet abandon, c'est aussi l'abandon des dieux égyptiens qui se joue : Joseph est nu, peut-être... mais il s'est revêtu du dieu unique, un dieu souverain, un dieu indépassable !

Etonnamment, ce refus de Joseph va certes le conduire en prison, dans un premier temps, mais cela va surtout relancer son ascension car s'il perd momentanément sa gloire locale, bientôt, il l'étendra à toute l'Égypte. A peine en prison en effet, Joseph devient le second du gardien-chef et l'histoire repart !

Ainsi, on le voit bien, dans cette histoire comme dans tout le reste de la Bible, l'habit tient une place importante parce qu'il est un signe bien plus fort que juste une pièce de tissu. L'habit, c'est ce qui habille, ce qui abrite. Dans la loi d'Israël, le manteau est le seul bien dont il est interdit de priver pour la nuit un homme en dette.

Et rappelez-vous du vêtement de Jésus qui semble comme une seconde peau, imprégné de sa puissance, à tel point qu'il suffit de le toucher pour guérir. Comme cette femme qui vient, incognito, par derrière, effleurer le manteau de Jésus pour guérir, immédiatement, de sa perte de sang.

Du début à la fin de l'aventure biblique, l'habit montre ainsi à lui seul le destin de l'humanité : au départ, une humanité recouverte de peaux de bête, pour assumer le voyage de la vie, comme Adam et Eve au sortir du jardin d'Eden.

Et, à la fin des fins, aux temps apocalyptiques, une humanité qui sera revêtue d'un vêtement blanc, sans usure, image de la promesse que son nom sera gardé dans le livre de vie.

Et entre deux, il y a ce jeune nu de l'arrestation de Jésus, dont je vous avais parlé cette dernière fête de Pâques, ce jeune homme qui, tel Joseph, abandonne sa tunique, son linceul, plutôt que d'être attrapé et arrêté dans sa course.

Rappelez-vous, on retrouvera ce même jeune homme, trois jours plus tard, au tombeau, vêtu d'une tunique de lin fin ! Assis à la place du gisant, il décentre les femmes qui étaient venues là pour embaumer leur mort bien-aimé. Désormais, il est absent mais vivant !

Magnifique image pour dire que, au fond, la mort de Jésus dépouille l'humain de son habit de mort et une fois relevé à la vie, le drape d'un habit de lumière !

Mais alors, que faire du passage de l'apôtre Paul que nous avons entendu tout à l'heure et qui semble trancher avec tout ce que je viens de dire ? Que faire de ce cri déchirant de Paul, qui retentit au milieu de la deuxième lettre à la communauté de Corinthe : « pourvu que, même dévêtus, nous ne soyons pas trouvés nus ! »

Le texte original, difficile à comprendre, nous conduirait dans des raisonnements à couper les cheveux en quatre ! Alors restons simples !

Pour ma part, dans ce cri d'angoisse de Paul, lancé presque malgré lui au détour d'une phrase très élaborée, j'entends l'homme avant le théologien.

Car même Paul a parfois des accès de doute ! Même Paul se demande parfois si, au moment de sa mort, il aura revêtu l'habit du Christ avec suffisamment de fidélité. Même Paul s'angoisse de savoir si, finalement, ce n'est pas plutôt son habit de pharisien très enragé à combattre les premiers chrétiens qui ressortira !

“Pourvu que je ne sois pas trouvé nu !” Cri d'angoisse d'un apôtre déstabilisé à son Dieu ; cri d'absolu pour tenter de lutter contre la peur de l'abandon ! Cri d'un homme qui, tout sa vie, traversera des temps d'extrême fragilité, d'extrême nudité, vulnérable dans les tempêtes maritimes comme dans les conflits avec d'autres apôtres.

Mais au-delà de tout cela, c'est aussi le désir de Paul qui se dévoile, celui d'une appartenance au Christ si intense qu'elle suffise à le vêtir, pour toujours. Désir intense d'un apôtre qui n'aspire qu'à être couvert par le Christ, à être revêtu par lui afin que, comme le dit notre passage, « ce qui est mortel soit englouti dans la vie ! »

Alors oui, heureux sommes-nous d'être nus, fils et filles d'humanité, vêtus certes de peaux de bête, marque de notre origine, mais en marche vers nos robes étincelantes de blancheur, vers un futur sans images mais pas sans lumière.

En attendant, consentons à notre nudité – une autre façon de revêtir le Christ ! —, cela nous donnera le courage de nous reconnaître dans les plus petits d'entre nos sœurs et frères. Cela nous donnera aussi la force de nous laisser transfigurer par le regard du Divin !

Amen

Isabelle Graesslé.

Sources :

Jean-Lambert, « Les chemises de Joseph ou l'irrésistible ascension du fils béni de Jacob », *Foi et Vie*, 86/3, 1987, p. 85-100.

Corina Combet-Galland, « Heureux ceux qui sont nus. Petite éthique du vêtir et du dénudé », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2008/4, p. 9-27.